

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon.

ABONNEMENT:

CANADA — 3s. 9d., payable invariablement d'avance par tiers.

ÉTRANGER — 6s. 3d. (Affranchir.)

On ne s'abonne pas pour moins de 6 mois.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'Agriculture doit en être la première.



ANNONCES:

Première insertion 8cts. la ligne,
Insertions subséquentes 2 " " "

Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS.

CAUSERIE AGRICOLE.

De l'éducation des fermières.

Notre *Gazette* touchera bientôt au terme de sa première année d'existence, et cependant nous n'avons encore rien dit de ce que doit savoir et faire la femme du cultivateur, ou de ce que doivent apprendre les jeunes personnes, qui seront bientôt chargées du soin d'un ménage. Nous allons essayer aujourd'hui de combler cette lacune, et de démontrer combien il importe au cultivateur que sa compagne ait certaines connaissances et qualités indispensables au succès de la ferme, au bien-être de la famille.

Les hommes éclairés et amis de leur pays qui réfléchissent sur l'état actuel de notre société, et ses tendances, s'accordent tous sur un point. Tous conviennent que l'éducation, telle qu'elle se donne aujourd'hui, non-seulement dans les villes, mais encore dans les campagnes, non-seulement dans les pensionnats, mais encore dans nos écoles de paroisse, crée pour notre nationalité un véritable danger, qu'il nous faut conjurer à tout prix. Tous se posent en tremblant, cette question: "Où allons-nous avec l'éducation que reçoivent partout les jeunes personnes?" Certains hommes de notre époque, qui se croient peut-être les régénérateurs de la société, prétendent que l'on marche sans cesse vers le progrès et que bientôt la civilisation sera parvenue, parmi nous, à son épogée. Oui, il y a progrès dans l'éducation; mais c'est un progrès qui désorganise tout, qui déplace tout, qui bouleverse tout.

Examinons ce qui se passe sous nos yeux, et ce dont nous sommes témoins tous les jours. Toutes les classes de la société veulent participer au bienfait de l'éducation, rien de plus louable. L'habitant des campagnes ne veut pas demeurer en arrière, il veut que ses filles soient aussi instruites que celles des villes, sans examiner si cette éducation est en rapport avec leur

situation future; et voilà le danger.

Messieurs les cultivateurs, vous voulez que vos jeunes filles soient instruites, nous le voulons comme vous, pourvu qu'elles apprennent, avant tout, ce qu'elles doivent savoir, qu'elles acquièrent des connaissances qui ne les déclassent pas, qu'elles restent dans la voie que la providence leur a tracée. Mais si dans tel pensionnat, dans telle école modèle elles doivent arriver à prendre en dégoût votre condition, si les sciences qu'on y enseigne sont de nature à les éloigner des travaux des champs, à leur faire préférer certaines positions sociales à votre profession, hâtez-vous de les en détourner, car vous vous prépareriez une source de chagrins, pour l'avenir.

Maintenant examinons sérieusement ce que les jeunes filles apprennent dans les pensions et dans la plupart de nos écoles de villages. Mais qu'on nous comprenne bien, nous ne venons pas faire la guerre à toutes nos maisons d'éducation, et aux personnes dévouées qui les dirigent, encore moins aux religieuses de toutes les dénominations, qui se consacrent avec tant de zèle et de dévouement à l'éducation des jeunes personnes; oh! non, nous voudrions, au contraire, voir ces dernières se répandre dans toutes nos paroisses. Mais ce que nous blâmons, c'est le programme qu'on leur impose forcément, ce sont les exigences de certains pères de famille dont l'exemple fait loi. Et que résulte-t-il d'un semblable état de chose? C'est que la fille d'un bon et paisible cultivateur, d'un ouvrier, qui gagne péniblement sa vie, veut être aussi grande demoiselle que celle de M. le docteur, de M. le notaire, etc. Puis les parents se laissent persuader par l'éloquence précoce de leurs filles, déjà ambitieuses, et obligent les dames du pensionnat, à enseigner à leurs enfants tout ce qui peut s'enseigner de plus élevé et souvent de plus futile. Bientôt ce qui se fait ici se fait ailleurs, et enfin partout on accepte le haut ton, la haute éducation, sans en calculer toutes les mauvaises conséquences.

Mais encore une fois, qu'enseigne-t-on aujourd'hui dans la

plupart des maisons d'éducation, aux jeunes personnes, et que savent-elles quand elles en sortent ? Voici le plus souvent leur bagage de science : un peu de littérature, de calcul, d'histoire, de géographie ; encore et par-dessus tout, le dessin, la peinture, la broderie et la musique. Que savent-elles de plus ? — ajuster leur toilette, marcher en cadence, faire de gracieux et charmants saluts. Enfin elles ont tout ce qu'il leur faut pour faire l'ornement d'un salon. Ce serait parfait, si la femme était dans le monde uniquement pour orner, par sa présence, une chambre de compagnie ! Mais nous lui croyons une mission plus noble et plus élevée.

Cette jeune personne que ses parents ont fait instruire souvent, au prix des plus grands sacrifices, laisse ordinairement le pensionnat ou l'école modèle, à l'âge de dix-sept à dix-huit ans pour entrer dans sa famille, dans le monde. Son esprit et sa mémoire sont ornés, nous le voulons, mais son cœur l'est-il ? A-t-elle les qualités qui la feront rechercher des jeunes personnes de sa condition ? La société, où elle entre, doit-elle se réjouir ou s'attrister de l'arrivée de cette savante ? Ses parents vont-ils enfin être dédommagés des sacrifices qu'ils se sont imposés ? Voyons-la à l'œuvre. D'abord qu'y a-t-il à faire dans cette famille de cultivateurs ? Tenir le ménage proprement, préparer la nourriture avec goût et économie, tailler, coudre les vêtements, les réparer, filer, tisser la laine, le lin. Est-ce tout ? Non, il faut prendre soin des animaux de la ferme, traire les vaches, faire le beurre, etc. Mais comment va-t-elle exécuter ces travaux, qu'elle connaît à peine ? Supposons, par exemple, que sa mère lui donne un vêtement d'étoffe du pays à raccommoder ; ah ! voyez comme elle paraît étonnée ! Elle semble demander : " Est-ce pour broder cet habit que vous me le présentez, mais il est trop rude, le fil est trop grossier ? donnez cela à une paysanne, c'est le travail qui lui convient ! " Aussi, pauvre mère, avant de lui confier ce travail vous auriez dû examiner ses mains blanches et délicates, ses doigts effilés, et vous auriez compris sur le champ que c'était être trop cruel envers cette petite savante que de lui proposer le raccommodage de vêtements d'étoffe. Maintenant voici ce que vous avez de mieux à faire, à moins qu'elle ne vous accepte pour son institutrice et qu'elle ne veuille refaire son éducation, comme il est arrivé quelquefois : Laissez-la se livrer aux beaux arts qu'on lui a enseignés ; le matin, après son déjeuner, laissez lui exécuter, sur le piano, une valse, un quadrille, une polka, etc. Après son dîner, il faudra bien qu'elle trace les contours d'une fleur, d'un fruit, qu'elle dessine un emblème ; puis la broderie, qui était, dans le cours de ses études, son art favori, ne faut-il pas qu'elle lui consacre quelques heures ? Puis encore, n'oubliez pas qu'elle est demoiselle et qu'en cette qualité, il lui faut de beaux habits, une toilette soignée, qui la distingue des jeunes filles de sa condition, qui n'ont jamais étudié dans un pensionnat.

Pauvres parents ! pauvre jeune fille ! . . . Père et mère reconnaissez-le, votre enfant est déplacée au sein de votre famille, elle ne trouve qu'ennui en la compagnie de ceux qu'elle devrait chérir, aimer tendrement. Si elle avait reçu une éducation plus rationnelle et plus en rapport avec la condition de ses

parents, elle eût été heureuse auprès de vous, les plaisirs champêtres lui auraient suffi, les travaux du ménage lui auraient souri.

Puis quand arrivera pour cette demoiselle le temps de prendre son parti, consultera-t-elle ses parents, profitera-t-elle de leur expérience ? Ce serait trop exiger d'elle, et elle préférera suivre son goût. D'abord elle rougirait d'accepter la main du fils d'un honorable cultivateur, d'un habile et honnête ouvrier ; elle si bien élevée, si instruite, prendre un paysan, un jeune homme sans éducation ! Oh ! non, c'est un monsieur qu'il lui faut ! Que ce soit un avocat sans causes, un médecin sans patients, un notaire sans pratique, un commis sans gages, n'importe, c'est un monsieur et voilà l'homme de son choix ! Quant à vous, respectable cultivateur, préparez-vous à nourrir bientôt votre gendre et votre fille.

Dans notre prochain numéro nous dirons ce que doit être l'éducation des jeunes filles des cultivateurs. Mais avant de terminer nous allons répondre à une observation que ne manqueront pas de faire quelques lecteurs : " Cet article, dirait-on, va grandement indisposer les directrices de nos pensionnats. " — Messieurs ne vous y trompez pas ; nous leur croyons trop d'intelligence, de clairvoyance, pour partager votre opinion. Au contraire, elles se réjouiront si nous pouvons réussir à détruire les préjugés de certains parents et leur obtenir la liberté d'enseigner ce qui convient à chaque condition. De plus nous serons appuyé, dans nos efforts, par toutes personnes instruites, qui ont tant soit peu l'expérience des choses de la vie.

(A continuer.)

HISTOIRE DE LA SEMAINE.

Une petite excursion faite dans les paroisses de la côte Sud, au-dessus de Québec, nous invite à parler de nouveau des espérances de la récolte de cette année et de quelques incidents analogues.

De nouvelles paroisses se sont formées depuis quelques années dans ces quartiers, et elles suivent assez rapidement le courant d'amélioration que nous avons observé dans le bas du fleuve. Il y a d'abord St. Apollinaire, démembrement de St. Antoine de Tilly. Cette jeune paroisse a maintenant une église en pierre terminée en dehors et en dedans. Il est rare qu'un établissement semblable ait une fin aussi prompte. Nous ne parlons point du mérite artistique de l'édifice, notre but ici n'est que d'attirer, avant tout, l'attention sur les progrès des établissements dans nos campagnes, afin de stimuler, par le bon exemple, les amis et encore plus les ennemis de la vie agricole. Outre l'église, il y a presbytère et dépendances convenables à St. Apollinaire. Le nombre des paroissiens, la valeur et l'étendue du sol, la route de communication au chemin de fer, et autres avantages analogues à ceux que l'on trouve dans les anciennes paroisses, sont que dans ce nouvel établissement il y a toutes les garanties d'une paroisse qui devra sa prospérité aux seules ressources

de la vie agricole. On doit ajouter que, si comme ailleurs, l'esprit d'activité et de bienveillance du jeune curé du lieu a fortement aidé au progrès rapide qui s'y est fait. St. Apollinaire fait la suite de la seconde rangée de paroisses qui bordent le St. Laurent sur la côte Sud depuis St. Oclave ou Métis jusqu'à St. Edouard situé vis-à-vis Loabinère. De St. Edouard il y a une large lacune en forêt dans l'intérieur des terres, puis on entre dans les contrées fertiles des townships de l'Est, lesquelles se relient, en descendant le fleuve, aux paroisses naissantes qui occuperont bientôt les deux côtés du chemin Taché jusqu'à Métis et au-delà. Ce qui veut dire que déjà possession est prise de toute la partie sud du fleuve depuis St. Oclave ou Métis, plus bas que Rimonsky, jusqu'à St. Edouard, à quinze lieues plus haut que Québec; ce qui comprend en longueur parallèle au fleuve plus de quatre-vingts lieues d'étendue, et en largeur tout l'espace qui existe entre le fleuve et la ligne provinciale. Le chemin Taché a donc dès aujourd'hui sa raison d'existence et d'utilité. De chaque côté il recevra des colons qui peuvent s'établir soit au sud soit au nord de son tracé à l'aide de routes faciles à faire, puisque leur prolongement ne peut être de longue portée, vu la situation mitoyenne qu'occupe ce chemin. Or, on s'est assuré et l'on s'assure tous les jours que tout le terrain compris dans la superficie déterminée par ces immenses limites est généralement propre à la culture. Voilà donc encore un débouché de plus pour nos jeunes gens et tous les esprits bien faits qui voudront essayer de la vie honorable et sage de leurs pères. Et voilà aussi ce qu'il faut faire connaître et répéter *sur les toits pour ouvrir enfin, s'il est possible, les yeux et l'esprit aux aveugles, aux incrédules, aux indifférents, aux routiniers et aux paresseux.*

Au moment où nous écrivons ou nous dit qu'en dépit de tout ce qui se fait par le Gouvernement, par le Clergé, par les sociétés agricoles et par les particuliers, gens de cœur et de bon sens, pour faciliter et développer le progrès de l'agriculture, on voit des malheureux possesseurs de terres venir à la ville ou dans ses environs pour y chercher de l'ouvrage aux chantiers; tandis que leurs chantiers naturels et providentiels sont leurs terres à défricher ou à améliorer. Ces chantiers là, bien tenus par leurs propriétaires, seront toujours pour eux d'un plus riche rapport que ceux qu'ils vont fréquenter à la ville ou dans ses abords. D'un autre côté, les habitants des lieux où les chantiers de bois existent ont droit et raison de vivre avant tous autres du travail de ces chantiers, puisqu'ils y sont fixés de pères en fils. Et la population que forment ces habitants suffit ordinairement à exploiter seule les ressources qu'offrent ces chantiers. C'est donc un désordre sous toutes les faces que de voir des cultivateurs laisser la charrue ou la pioche pour le maillet ou la grande hache. Chacun son métier, son état, disent la raison et la religion; et la société humaine marche, à ces conditions, sage et heureuse.

Sans doute, vu certaines circonstances malheureuses qui existent encore dans notre système agricole, il y a

comme nécessairement des jeunes gens et surtout plusieurs pères de famille qui n'ont rien à mettre de côté pour entreprendre l'ouverture d'une terre ou pour en continuer les premiers défrichements. Ces hommes alors se voient obligés d'aller chercher quelque part le moyen et de nourrir leur famille et d'avancer leur terre. Ce moyen, s'ils sont sobres et soigneux, ils le trouvent dans ce qu'ils gagnent au chantier quand il y a ouvrage pour tout le monde. Voilà le seul cas où il est raisonnable de laisser le sol pour le chantier. Viendra un temps, il faut l'espérer, où le gouvernement et les associations bienfaisantes concourront à faire disparaître cette malheureuse nécessité d'abandonner sa terre pour le salaire du chantier. Ce sera lorsqu'on aura compris une autre nécessité évidente et facile, celle de se procurer les instruments et le soutien du colon pauvre pendant la première ou les deux premières années de son travail agricole. C'est de ce point de départ, aussi sage que sûr et charitable, qu'est parti le digne Curé de Beauport dans les services qu'il rend à ceux de ses paroissiens qu'il établit dans les contrées fertiles du Saguenay. M. Stanislas Drapeau avait déjà employé un procédé analogue qui a eu son succès comme il aura son mérite devant Dieu et devant tout homme sensé et bienfaisant. Ce procédé devrait être employé partout où il y a besoin. Alors on pourrait dire sûrement que la cause agricole est gagnée.

Il n'y aurait plus d'excuse à la paresse, à l'insouciance, à la pauvreté, vu que tout aurait été mis en voie pour venir au secours des pauvres, pour stimuler l'insouciance et pour faire honte à la vile paresse. Quant aux riches et aux gens qui ont un peu d'acquis, avec du courage et du bon sens ils ont dans les moyens ordinaires tout ce qu'il leur faut pour s'établir et prospérer par la voie de l'agriculture. Que chacun donc se fasse honneur et conscience d'user de cette voie, et le pays entier en recueillera les fruits précieux non seulement sous le rapport du bien être matériel, mais encore sous le rapport beaucoup plus précieux de l'ordre moral et social.

On nous pardonnera cette digression, qui a son excuse dans les nécessités de la saison et de la cause, pour revenir aux observations qu'il nous a été donné de faire dans notre rapide excursion.

A la suite de St. Apollinaire, sur la même ligne de paroisses qui bordent le St. Laurent, on rencontre, en allant à l'ouest, la nouvelle paroisse de St. Flavien, placée précisément au-dessus de Ste. Croix. Ce lieu prend d'année en année un développement sensible et régulier. Il a son jeune et actif curé, sa chapelle et son presbytère, sa population laborieuse bien disposée, enfin tout ce qui, au civil comme au moral, est nécessaire à la vie sociale régulière.

De St. Flavien vous passez à St. Edouard dont nous venons de parler. C'est un établissement naissant, mais qui promet beaucoup, vu la fertilité de son sol; lequel paraît être comme un échantillon, jeté à l'avant, pour annoncer celui si justement vanté des townships de l'Est auquel il introduit.

St. Edouard n'a pas encore son curé; mais il

possède une bonne église en pierre et il est actuellement desservi régulièrement, tous les dimanches, par Monsieur le Curé de Lotbinière et Monsieur son Vicaire. Cette nouvelle paroisse est un démembrement de Lotbinière, qui bientôt va donner encore l'existence à une autre paroisse entre St. Jean Deschaillons et l'ouest de Lotbinière : celle-ci gardant encore assez de population et de sol fertile pour conserver sa prospérité et soutenir son renom. La nouvelle paroisse projetée aura pour patronne Ste. Emélie, et son église sera placée dans un site très-agréable, sur une des rives de la rivière du Chêne. Monsieur le Curé actuel de Lotbinière, qui se fait vieux par l'âge, mais nullement par le zèle, l'activité et l'esprit de bonne humeur, porte comme un jeune homme le poids du travail, des voyages et des affaires que lui suscite sa grande paroisse. Au printemps, un couvent des Sœurs du Bon Pasteur, de Québec, sera établi près de l'église de Lotbinière. Un vaste presbytère vient d'y être élevé aux frais du digne Curé, qui cèdera l'ancien qu'il occupe actuellement pour servir de logement aux bonnes Sœurs. Lotbinière, du reste, est un centre d'activité industrielle et agricole. Ses belles terres sont déjà connues : leurs produits emploient et chargent à pleins bords deux steamboats qui, deux fois par semaine, suivent une ligne régulière d'exportation. Ajoutez-y les produits de l'industrie et surtout ceux de trois fonderies qui exportent principalement une notable quantité de poêles et de charrues, vous aurez une idée de l'activité industrielle et agricole de cette paroisse. Il va sans dire que les paroisses environnantes contribuent en partie à ce mouvement progressif d'activité agricole et industrielle. Lotbinière de plus a sa place marquée dans les intérêts de l'éducation. Outre le couvent projeté qui doit être en exercice ce printemps, depuis quelques années un certain nombre de jeunes gens étudient sous un maître expérimenté les matières propres à les faire admettre dans les classes moyennes du cours classique de nos collèges. Ces jeunes gens sont en quelque sorte choisis, généralement leurs études continuées et terminées au séminaire ont apporté d'heureux fruits. Pour un, nous devons citer Monsieur Théophile Lemay, poète déjà bien connu par son talent presque toujours heureux de forme, de sentiment et de principes. Avant cela et en même temps, le goût et l'esprit d'une bonne éducation a donné à l'Eglise un nombre très-honorable de prêtres, enfants de la paroisse de Lotbinière. Enfin, une remarque reste à faire, laquelle a bien son mérite auprès des bons esprits. Généralement le luxe indécent qui distingue beaucoup trop certaines paroisses de la campagne, a peu d'imitateurs et même d'imitatrices dans les paroisses que nous venons de citer. En revanche, la vraie vertu y gagne et la prospérité matérielle n'y perd certes rien.

Nous remettons au prochain numéro l'appréciation des événements étrangers ; lesquels, en ce moment, sont à peu près au même état où nous les avons laissés dans la dernière *Quinzaine*.

Concours Provincial Agricole de Sherbrooke.

“ Que pensez-vous du concours agricole de cette année ? ” Telle était la question que tous les visiteurs s'adressaient, à leur première rencontre. Mais si la demande était uniforme, les réponses étaient très-variées. Tantôt elles étaient, on ne peut plus favorables, tantôt elles témoignaient du désappointement de ceux qui les faisaient. Les uns, et c'était le plus grand nombre, répondaient : “ c'est bien ” ; d'autres : “ c'est pauvre ” ; d'autres enfin : “ c'est très-bien. ” Maintenant qui avaient raison, ou de ceux qui étaient enchantés de tout ce qu'ils voyaient, ou de ceux qui étaient satisfaits, ou enfin de ceux qui regardaient tout avec indifférence ou même avec mépris ? Nous croyons que les uns avaient parfaitement raison, que les autres n'avaient pas tort, et que d'autres enfin se trompaient grandement.

Le concours agricole de cette année est plus ou moins satisfaisant, suivant le point de vue sous lequel on le considère. Si on le juge comme concours provincial, on ne peut porter un jugement bien favorable ; mais si on l'envisage sous son véritable point de vue, c'est-à-dire comme concours des townships de l'Est, on peut répondre sans crainte de se tromper : “ c'est très-bien, c'est un beau résultat, propre à nous donner une juste idée des richesses immenses de ces townships. ” Et en effet l'Exposition de Sherbrooke doit être appréciée comme étant l'œuvre presque exclusive de ces localités, parce qu'à vrai dire, elles seules ont exposé la plupart des objets qui s'y trouvaient.

Maintenant pourquoi les grands centres se sont-ils abstenus ? Pourquoi les citoyens de Montréal et de ses environs, pourquoi ceux de Québec et des paroisses du bas du fleuve ont-ils refusé de se rendre à cette fête nationale ? Pourquoi encore les canadiens-français étaient-ils en si petit nombre ? Craignaient-ils une concurrence qui a été si favorable à ceux d'entr'eux, qui avaient exposé, soit des animaux, soit des instruments aratoires, soit des céréales ? Les prix de transport trop élevés, voilà, dit-on, la cause de l'abstention d'un très-grand nombre. Nous le croyons facilement, car bien des personnes qui ont des objets magnifiques et qui pourraient trouver place, avec avantage, dans un concours provincial, ne peuvent se décider à supporter les inconvénients d'un long voyage et des frais encore assez considérables. La gloire, il est vrai, est une bonne et belle chose, mais elle ne suffit pas toujours, surtout à ceux qui ont de véritables besoins à satisfaire avant tout.

Si le blâme doit retomber sur quelqu'un ou quelque chose, ce n'est certainement pas sur la ville de Sherbrooke qui, malgré sa population encore si restreinte, n'a rien négligé pour donner à cette exposition tout l'éclat d'une véritable fête agricole. Elle a compris que l'agriculture est le premier, le plus noble de tous les arts et qu'on ne saurait trop l'apprécier ; aussi a-t-elle fait tous ses efforts pour l'honorer comme elle mérite de l'être.

L'honorable Président de la Chambre d'Agriculture et les membres présents ont montré une activité au-dessus de tout éloge. Ils ont prouvé, une fois de plus, qu'ils comprennent la

mission qui leur est confiée et qu'ils sont les amis dévoués de la cause agricole.

Les visiteurs étaient nombreux, surtout le second et le troisième jour; et parmi eux nous remarquions des personnes de distinction, de hauts personnages.

Ajoutons encore que les autorités locales ont été heureuses dans le choix du terrain mis à la disposition des exposants. Il était spacieux, uni et magnifique.

Maintenant jetons un coup-d'œil rapide sur les différentes classes des objets exhibés, en observant à peu près l'ordre dans lequel ils étaient placés.

Espèce bovine.—La spécialité la plus remarquable était, sans contredit, celle des bêtes à cornes. Au dire de tous, elle a surpassé celle des années précédentes, en nombre et en qualité. Trois cent cinquante-quatre de ces animaux représentaient toutes les différentes races que possède le Canada, telles que Durham, Ayrshire, Hereford, Devon, etc. Trente à quarante paires de bœufs de travail qui ont défilé sous les yeux des spectateurs offraient le plus beau coup-d'œil, et étaient remarquables par leur embonpoint et leurs proportions. La presque totalité de ces animaux avait été fournie par trois townships: Compton, Ascot et Stanstead. La plupart de ces bœufs de travail avaient les formes larges et carrées qui sont le type de l'animal destiné à la boucherie.

Deux bœufs et deux génisses engraisées, appartenant à M. Tozer, de Québec, étonnaient les visiteurs par leur volume démesuré; et tous avouaient n'avoir jamais vu de semblables masses de chair et de graisse. L'un de ces bœufs pesait, nous a-t-on dit, 3,000 livres, et l'une des génisses 2,800 livres.

L'exposition des vaches, des génisses et des veaux était aussi généralement belle et remarquable. Entre autres nous avons remarqué une génisse de deux ans, née et élevée en Canada, pure Ayrshire, exposée par le Docteur Génant, de St. Jacques. Tous ceux qui la voyaient, lui décernaient d'avance le premier prix qu'elle a en effet obtenu.

Race chevaline.—Les chevaux étaient aussi avantageusement représentés par le nombre et la beauté de plusieurs d'entre eux. Mais entre tous les autres, deux surtout ont attiré l'attention des visiteurs; l'un appartenait à l'honorable P. U. Archambault, de l'Assomption, et l'autre à la société d'agriculture de Beauharnais. Beaucoup d'autres ont concouru avec avantage et se faisaient remarquer par leur belle tenue, la couleur de leur poil, et leurs formes régulières. Des poulinières avec leurs élèves étaient aussi en bon nombre et plusieurs d'entr'elles étaient d'une apparence remarquable.

Race ovine.—Les individus de cette race étaient au nombre de 136. Ils présentaient une grande variété. Les uns étaient couverts d'une riche toison; d'autres, sans être aussi remarquables sous ce rapport, avaient les qualités qui les font rechercher pour la boucherie. Parmi les premiers se distinguaient deux reproducteurs, dont l'un était exposé par M. Daigneault, de St. Hubert; et l'autre, par M. S. Bessette, de St. Mathias. Un troisième, de race canadienne, présenté par M. Dubuc, de St. Mathias, était aussi d'une rare beauté.

Espèce porcine.—Ces animaux n'étaient qu'au nombre de 40, et sur ce nombre restreint, bien peu figuraient avec avantage. Pourtant deux à trois étaient tout-à-fait dignes d'attention, et avaient une supériorité notable sur tous les autres; tels étaient, par exemple, une truie de grande race appartenant à M. Globensky, et un reproducteur appartenant à M. Geo. Smith, de Lachine.

Basse-cour.—Nous n'y avons rien vu de remarquable et digne d'être signalé.

Instruments aratoires.—Nous ne les avons pas trouvés aussi nombreux que nous l'aurions désiré; mais parmi ceux qui étaient exposés, plusieurs étaient d'une grande perfection, et devraient se trouver dans toutes les fermes canadiennes. Nous avons donné notre attention aux suivants: une charrue et une herse, exposées par M. Paterson, de Montréal; une autre charrue, par M. Tuck, de Sherbrooke; une troisième par M. Jeffrey. M. Moody, de Terrebonne, avait exposé plusieurs instruments propres à l'agriculture améliorée, tels qu'une moissonneuse, une faucheuse, une batteuse, un brise-mottes, etc. Il y avait encore plusieurs machines destinées à différents usages, comme barattes, cribles, machines à laver, etc., présentées, les unes par MM. Eadon, Wyath et Cie., de Montmorency; d'autres, par M. Lewis, de Melbourne, et M. Parizeau, de St. Martin.

Produits agricoles.—Lin, chanvre et filasse. Ces articles, après les bêtes à cornes, étaient les plus remarquables. M. Knox, de Lachine, a exhibé un échantillon de filasse d'une blancheur éclatante et d'une grande finesse. M. Boa avait là un spécimen de chanvre dont la tige mesurait onze pieds de hauteur, et aussi de la filasse qui ne le cédait en rien par sa finesse à celle du lin.

La laiterie a largement fourni son contingent. Le beurre et le fromage paraissaient préparés avec soin et être de première qualité.

Récoltes sarclées.—Cette classe, sans être la plus remarquable, contenait cependant des navets, des betteraves, etc., qui, quoique cultivés en plein champs, avaient cependant un volume considérable.

Grains.—Le blé, l'orge, l'avoine, etc., paraissaient être le produit de semence choisie avec soin et étaient bien nourris et nets.

Le vendredi, vers dix heures du matin, les juges ayant terminé leur examen et décidé quels étaient les sujets qui méritaient les prix, l'Association Agricole, composée des membres de la Chambre d'Agriculture, des présidents et des délégués de toutes les sociétés d'agriculture, se réunit pour choisir le lieu où devait se faire la prochaine exposition. Cette assemblée se prolongea assez tard dans l'après-midi,—vu les débats longs et parfois chaleureux qui eurent lieu entre plusieurs des membres et des délégués. Le tout se termina par un vote en faveur de Montréal.

L'automne.

Bientôt la faux aura moissonné les derniers épis ; le cultivateur aura enlevé les derniers gerbes de ses champs. Bientôt l'heure du repos aura sonné pour lui. . . . A l'ombre de son foyer, environné de sa famille, il pourra jouir de ses riches moissons, savourer les fruits délicieux cueillis de ses arbres. . . .

A quelques pas de là, le pauvre sera plein d'espérance, car le passé lui a appris qu'il ne sera pas oublié. . . .

O riche ! O pauvre ! hâtez-vous de jouir ; car bientôt l'ennui et la tristesse viendront assiéger votre cœur. . . . Bientôt vos regards ne se porteront plus que sur de sombres couleurs, de tristes images. Le ciel va prendre une teinte lugubre et sévère que refléteront tous les objets qui vous environnent. La nature entière, sans vie apparente, s'enveloppera d'un manteau de deuil. . . . Hélas ! déjà un vent froid et âpre traverse nos campagnes, jaunit les arbres de nos forêts, les dépouille de leurs feuilles desséchées, et nous laisse apercevoir, de toute part, la terre jonchée des débris de la végétation. Déjà le silence se fait partout, le chant des oiseaux a cessé, ou s'il se fait encore entendre, ce n'est plus qu'un chant de départ, d'adieu, lugubre comme le glas funèbre. . . .

Oui, bientôt vous serez forcés de vous écrier : Adieu, beaux jours ; adieu, fraîche verdure ! soirées si belles, nuits si calmes, adieu ! . . . Voilà l'automne avec ses frimas, ses tempêtes, qui répand partout l'image de la décrépitude, de la mort ! !

Hommes des villes et des champs, riches et pauvres, prêtez une oreille attentive à l'enseignement du ciel et de la terre ; l'un et l'autre marient leurs voix pour vous dire à tous : N'oubliez pas qu'il y a dans la vie de tous les hommes une saison froide et glacée, un instant où chacun éprouve le besoin de moissonner ce qu'il a semé dans sa jeunesse. . . . Oui, bientôt un vent âpre viendra, de sa piquante haleine, engourdir vos membres, faire frissonner tout votre corps. Il blanchira vos cheveux et laissera votre crâne à nu. Et ce temps si triste, c'est le précurseur de la mort, qui doit envelopper de son ombre chaque homme à son tour. . . . Tristes mais salutaires pensées que chaque jour, comme chaque saison, doit rappeler à notre esprit. . . .

Quand la moisson est terminée, il reste aux cultivateurs bien d'autres soins. Il doit préparer sa terre à recevoir une nouvelle semence et pour cela, il lui faut labourer, assécher son sol par de profonds fossés, par un drainage bien dirigé. Le cultivateur ne saurait négliger les travaux de l'automne, sans s'exposer à de graves inconvénients et quelquefois à de sérieux accidents. La forte gelée qui vient de détruire de nombreuses pièces de grains, qui avaient la plus belle apparence, doit nous servir d'enseignement.

Tous le savent, les terres labourées l'automne, et bien asséchées, peuvent recevoir la semence presque aussitôt que la neige a disparu ; au lieu que, quand ces travaux ont été remis au printemps, ils sont quelquefois retardés considérablement par des pluies abondantes ou des sécheresses prolongées, l'ensemencement se fait tard et le grain ne mûrit pas.

Assez longtemps nous avons été sourds à la voix de l'expérience, aujourd'hui montrons-nous plus sages et prévenons tous les accidents que nous pouvons contrôler.

Entrée des élèves de l'Ecole d'Agriculture de Ste. Anne de la Pocatière.

L'intérêt que tous les amis de l'agriculture portent à l'école de Sainte Anne, nous fait un devoir de leur annoncer que le nombre des élèves est, cette année, plus considérable que les années précédentes. Déjà douze jeunes gens, de Montréal, de Québec, de St. Henri de Lauzon, de l'Islet et de Ste. Anne, suivent les cours qui se donnent dans cette institution. Trois autres sont encore attendus prochainement. Cinq de ces élèves allaient compléter leur cours classique quand ils se décidèrent à embrasser une carrière, qui d'ordinaire, offre peu d'attrait aux élèves qui sortent de nos hautes maisons d'éducation.

Nous félicitons MM. les Directeurs de l'établissement agricole de Ste. Anne, de la confiance que leur enseignement inspire au public ; nous félicitons aussi les élèves de cette école de leur sage détermination.

Comme nous achevons de rendre les numéros de la Gazette, qui étaient demeurés en arrière, nous ne publierons que le 15 du présent.

Nos faibles moyens nous mettent dans la pénible nécessité de prier nos lecteurs, qui n'ont pas encore payé leur abonnement, de le faire au plus tôt.

RECETTE AGRICOLE.

Moyen de rendre les étoffes incombustibles.

Un chimiste français a découvert, l'année dernière, un moyen de rendre incombustibles les mousselines, les dentelles, et toutes autres étoffes légères.

Il suffit, d'après ce savant, pour rendre ces étoffes incombustibles, de mêler à l'amidon (empois) qui sert à les empeser, la moitié de son poids de craie ou blanc d'Espagne. On procède ensuite au repassage comme à l'ordinaire. Cette adjonction de craie ne gêne en rien l'apparence, la qualité, ou la blancheur de l'étoffe.

Moyens de préserver les semis de chaux et de navets des attaques des puces de terres.

Il arrive quelquefois que des pucerons, nommés *puces de terre* causent de grands dégâts aux semis de choux et de navets, et met tent les jardiniers dans une grande disette de plants. Voici un moyen bien simple d'empêcher ces dégâts : Semez à la voûte sur les semis de choux et de navets, un mélange de coaltar ou goudron et de sciure de bois ou de sable, dans la proportion suivante : pour cent parties de sciure ou de sable, mettez seulement deux parties de coaltar ou goudron. L'odeur de ce dernier, et sans doute aussi le mauvais goût qu'il donne aux jeunes feuilles avec lesquelles il se trouve en contact, éloigne les pucerons, et met ces feuilles à l'abri de leurs attaques.

VARIÉTÉS.

FÉLIX

OU

LE JEUNE CULTIVATEUR.

(Suite et fin.)

— Il a, dit-on, un second fils ?

— Tout à fait digne de son aîné.

— Vous l'avouerez-je, mon ami ? il me semble que maintenant je ne pourrais plus me passer d'Eugène... ni Alphonse non plus... D'abord, je ne pouvais m'accoutumer à la présence de ce jeune homme ; sa vue me faisait mal ; il a dans les traits, dans la voix, quelque chose de cet enfant que j'ai perdu... vous savez... Félix ?

— Oui, j'en ai vaguement entendu parler ; un enfant qui a été bien coupable envers vous, qui vous a donné de cruels chagrins.

— Il m'a rendu bien malheureux, la chose n'est que trop vraie. Mais, ô mon ami, je tiens à le justifier dans votre opinion ; il n'est pas aussi coupable qu'on l'a dit. Ce n'est pas de lui que sont venus tous les torts. Sa belle-mère, faut-il vous le dire ? sa belle-mère, qui cependant est si généreuse et si bonne, ne l'aimait pas : elle avait cru remarquer que Félix haïssait son fils. Les violences insensées de mon malheureux enfant ne la confirmèrent que trop dans cette opinion. Cette idée la rendit injuste. Elle se figurait toujours que si Félix rentrait en grâce auprès de moi, Alphonse en serait victime. Elle alla, puis-je vous l'avouer ? jusqu'à supprimer toutes les lettres que Félix m'écrivait de sa pension, tant ses craintes maternelles avaient égaré sa raison ! Et moi, je regardais Félix, qui ne m'écrivait jamais, et qui enfin avait pris la fuite, comme un enfant dénaturé, comme la honte de ma famille. Mais, ô mon ami ! il y a deux ans la main de Dieu s'appesantit sur cette mère égarée, et en même temps sur moi. Alphonse tomba dangereusement malade : il resta quelque temps comme mort entre les bras de sa mère. Éperdue, désespérée, elle vit dans cet affreux événement un châtement du ciel, et ses yeux, que la prévention avait trop longtemps aveuglés, s'ouvrirent. Elle m'avoua tout, et fit voir, si Dieu nous rendait Alphonse, de réparer tous ses torts envers Félix. Et Dieu nous rendit Alphonse. Mais qu'est devenu le malheureux enfant dont l'opiniâtreté et la désobéissance ont causé tant de maux ? Je l'ai vainement fait chercher. J'espère qu'il vit encore ; mais, hélas ! il mène sans doute une vie de misère et de souffrances. Peut-être aussi, je frémis à cette pensée, s'est-il laissé entraîner dans le vice ; peut-être, après avoir si amèrement pleuré sa fuite, devrai-je gémir de son retour !... S'il n'est plus, la portion d'héritage qui lui revient sera le patrimoine des pauvres : tel est le désir d'Alphonse et de sa mère ; tel est le mien."

En faisant cette confidence à M. Dulac, M. de Célival avait soulagé son âme opprimée. M. Dulac ne crut pas devoir révéler cette conversation à Félix, car les secrets confiés par un ami sont sacrés ; mais il l'engagea à être plein d'espérance, et à saisir, pour se faire connaître, la première occasion favorable.

Cette occasion se présenta dès le lendemain. M. de Célival, ayant fait appeler le jeune homme dans son cabinet, lui adressa ces paroles :

— Je crois que tu m'es attaché, Eugène ; mon Alphonse t'aime, ma femme te voit avec plaisir. Il me serait agréable de te fixer auprès de moi, et en même temps de te réunir à ton père, à ton frère. Ce projet te convient-il ?

— Oh ! monsieur, c'est le plus ardent de mes vœux.

— Eh bien, je veux vous mettre tous trois à la tête de mes cultures, avec des conditions avantageuses, et assurer votre bonheur à venir. Écrite à ton père, et communique-lui mes propositions."

Félix pâlit ; le sang afflua à son cœur, qui battait à coups précipités : le moment de la crise, ce moment si redouté et si désiré à la fois, était donc venu.

— Monsieur, dit-il d'une voix entrecoupée, seriez-vous assez bon pour lui écrire vous-même ? et, dans votre lettre, voudriez-vous bien lui dire si vous êtes satisfait de moi ?

— Très-volontiers ; je vais lui écrire que je suis sous tous les

rapports très-content de toi, et que nous t'aimons tous ici comme si tu étais de la famille."

Il s'assit à son bureau, et prit sa plume.

— Oh ! monsieur, de grâce un moment... Vous me voyez tremblant de l'aveu que je vais vous faire. Ce n'est pas assez de vouloir bien vous-même écrire à mon père pour lui témoigner votre satisfaction et pour l'engager à se réunir à son fils : c'est d'abord mon pardon, oui, mon pardon qu'il faut lui demander.

— Votre pardon ! reprit M. de Célival avec étonnement. Seriez-vous coupable ?

— Oh ! oui, monsieur, bien coupable... C'est un fils criminel et repentant qu'il faut mettre à ses pieds... Car, je ne dois rien vous dissimuler... ma première jeunesse a causé de cruels chagrins à mon père !... ma violence indomptable, ma désobéissance opiniâtre... enfin, ma fuite..."

Le père écoutait ; il frémissait : le tremblement convulsif dont il était agité redoublait à chaque parole de son fils ; il attachait sur lui des regards ardents ; son âme toute entière s'élançait au-devant de ses révélations.

Félix poursuivit en sanglotant :

— Demandez-lui grâce pour un jeune insensé qui a fui la maison paternelle. Grâce, ô mon père !" continua-t-il en se précipitant à ses pieds.

— Oh ! c'est toi, c'est lui, c'est Félix ! s'écria l'heureux père en le relevant, en le serrant contre son cœur, en l'arrosant de ses larmes. J'ai retrouvé mon fils, je l'ai retrouvé sage, laborieux, docile !" Le bonheur étouffa sa voix, tous deux ne peuvent plus se parler que pas leurs soupirs entrecoupés, par leurs larmes, par leurs tendres caresses. Attirée par le bruit, Mme de Célival accourut ; elle a tout deviné. Félix court lui baiser la main ; elle le presse dans ses bras ; elle le nomme son fils : elle appelle Alphonse : il se jette au cou de Félix, qui l'accable de caresses en lui disant : "Va, je ne te trompais pas quand je te disais que j'aime mon frère de tout mon cœur."

Dès ce jour, le calme et le bonheur régnèrent dans cette famille si longtemps troublée, et leur existence fut comme un jour sans nuage. Tous s'aimaient tendrement, et ne cessaient de s'en donner des preuves. Mme de Célival ne faisait aucune distinction entre Félix et Alphonse : tous trois réunissaient leurs efforts pour rendre heureux M. de Célival. Tous chérissaient M. Dulac, à qui l'on rendait grâce du changement qui s'était fait dans le caractère de Félix. M. Dulac répondait : "Ce n'est pas à moi qu'est dû ce bienfait ; c'est à la vie des champs, à cette vie laborieuse et pure, que le monde ignore, mais que Dieu bénit ; c'est cette vie qui a ranimé, adouci, épuré l'âme de ce noble enfant ; cette heureuse vie assouplit le caractère, calme les passions, n'inspire que des idées innocentes et saintes, et, par la contemplation habituelle de la nature, nous rappelle sans cesse à Dieu."

M. de Célival, ranimé par le bonheur, sentit ses forces renaître ; il rentra dans la carrière politique, et consacra de nouveau ses talents au service de son pays.

Alphonse continua ses études avec succès, et entra dans la magistrature.

Félix voulut rester cultivateur. "C'est à cette heureuse profession, disait-il, que j'ai dû ma réconciliation avec mon père, et, par la suite, tout mon bonheur ; et toute ma vie je veux l'exercer." Son père lui fit présent du château où leur réconciliation s'était opérée, et du domaine qui en dépendait. Félix y résida presque continuellement. Son occupation constante et son plus vif plaisir est de diriger les travaux, d'améliorer les méthodes de culture, d'acclimater des plantes nouvelles, d'introduire parmi les habitants de la campagne des habitudes d'ordre, de salubrité, de prévoyance. En employant à ce noble usage les ressources de sa haute intelligence et de sa fortune, il est devenu le bienfaiteur de tout le pays.

Au nombre des institutions qu'il a fondées est une belle école ; il a assuré au maître un traitement honorable ; il se plaît à interroger souvent les enfants, à leur donner d'utiles leçons, à les récompenser, et il ne cesse de leur répéter ce précepte, trop bien confirmé par l'histoire de ses fautes et de ses malheurs :

— "Aimez vos parents, honorez-les, obéissez-leur en tout et toujours ; c'est la loi de Dieu, la prescription de la morale, la source de toute félicité."

FIN.

L'ŒUF DE LA POULE GRISE.

NOUVELLE.

* Saint-Pesène est un petit village situé à une demi-lieue de Niort ; on y arrive par des chemins tortueux et ombragés ; à mi-chemin environ, entre la ville et le village, se trouve sur la gauche une assez belle prairie entourée de saules ; et au-delà de cette prairie une petite maisonnette de la plus misérable apparence. C'est là que vivait, il y quelques années, une femme veuve avec ses deux enfants : une fille et un garçon, Francine et Joseph. Il serait impossible de raconter dans quelle misère, dans quel abandon ces trois personnages passaient leur vie, n'ayant pour tout bien que la maisonnette qui menaçait ruine, et deux poules, l'une blanche et l'autre grise, qui vivaient sur le communal, de même que la veuve et les enfants vivaient de l'aumône et de la charité des passants et des habitants de Saint-Pesène. De temps en temps, une Sœur Grise arrivait, apportant sous son manteau des vêtements pour la veuve et pour les enfants. Tenez, disait la Sœur, ceci vous est donné par une personne de Niort qui ne veut pas se faire connaître, et elle disparaissait, laissant en outre quelque argent. La seule visite que ces pauvres gens recevaient quelquefois était celle d'une vieille femme, épicière retirée du commerce et assez riche, disait-on. Elle donnait à la veuve et aux enfants de bons conseils, mais ne laissait jamais d'autres marques de son passage. Néanmoins, il faut dire que la visite de Mme Cornuant et celle de la Sœur de Charité coïncidaient toujours. Mme Cornuant portait le grand colback des femmes du Poitou, c'est-à-dire un énorme bonnet piqué de plus d'un pied de hauteur et recouvert de mousseline ou de dentelle. Elle était petite, et quand elle marchait, elle présentait l'image de trois triangles superposés. Le jupon de laine bleu, large à la base, étroit à la taille ; la taille mince à la base et large aux épaules, recouvertes d'un fichu rouge ; puis le colback, étroit à la base et large au sommet. C'était une femme petite, maigre, qui avait été jolie et qui conservait encore de sa jeunesse passée une certaine fraîcheur et de petites mains assez blanches ; lestée et un peu roide, on la sentait active et rangée, et surtout économe. Il était assez rare de la rencontrer avec un jupon qui ne fût pas raccommodé en plus d'un endroit ; ses boutons de mousseline, repris avec art, étaient blanchis par elle, partant, un peu jaunes. Le visiteur qui serait allé la voir dans sa petite maison de la place du Quartier l'aurait trouvée assise sur une vieille chaise mal rembourrée, près d'un tas de chiffons, raccommodant, cousant, travaillant avec une ardeur de fourmi. Cependant, comme on la savait riche, et que sa vie de labeur sédentaire était connue, on la disait avare.

Elle était née dans une des plus misérables chaumières de Saint-Pesène, et c'était à force de travail et d'ordre qu'elle avait, en compagnie de M. Cornuant, son mari, d'abord savetier, puis épicier, amassé la fortune qu'elle avait et dont elle paraissait jouir si peu.

La veuve de la maisonnette, ainsi que ses enfants, bien qu'ils n'eussent jamais rien reçu d'elle, la voyaient arriver avec plaisir, presque toujours le conseil qu'elle laissait en partant était bon, et ces trois pauvres abandonnés sentaient entre Mme Cornuant et eux un lien invisible et singulièrement fort qui les attachait à elle ; ils ne savaient pas si ce lien était celui de la reconnaissance, ils ne se rendaient aucun compte de leur sentiment, mais ils éprouvaient l'effet d'une union profonde qui naissait d'une fraternité exercée mystérieusement par un seul et saint sentiment, sans être pratiqué par les autres. Une union incomplète et cependant féconde, qui déposait pour ainsi dire au cœur de ceux qui étaient secourus un germe de pitié et de tendresse, car l'effet de ce que nous faisons au nom de Jésus-Christ ne s'arrête jamais aux actes extérieurs, mais agit dans le domaine des choses invisibles et mystérieuses ; voilà pourquoi les actes ainsi accomplis ont des résultats incalculables, que nous ne pouvons prévoir.

Dans l'année où commence mon histoire, l'hiver fut rigoureux, c'est-à-dire que le froid entra plus fort et plus longtemps par la porte mal jointe de la chaumière sans feu de la veuve, sa pauvre couverture rapiécée lui sembla plus légère, le pain fut plus rare,

et plus d'une fois la pauvre femme, toute frissonnante, à peine vêtue, raconta le soir, d'une voix tremblante et affaiblie, une histoire à ses enfants, dans l'espérance qu'ils s'endormiraient ainsi sans penser au souper !... Les deux poules avaient froid aussi et ne pouvaient plus. Plus d'une fois Marie Firmat avait pensé à les vendre. Mais après. Le prix n'en aurait pas été considérable, peut-être ? C'est si vite dépensé ! Tandis qu'au printemps prochain, si on pouvait attendre, elles pondraient encore et même couveraient, on aurait peut-être des poulets ? Que d'espérances au-delà de tant de privations !

Un soir elle dit aux enfants : demain je partirai de grand matin, quand vous vous réveillerez, vous trouverez du pain sur la table et un peu de bouillon. Toi, Francine, tu le feras chauffer pour ton frère. Joseph ira te chercher du bois mort sous les arbres, au bord du chemin.

Mais le lendemain matin, quand elle s'éveilla et qu'elle voulut se lever, elle fut prise de vertige et retomba sur le pauvre lit. C'était la première fois, depuis qu'ils étaient au monde, que les enfants se levaient avant leur mère. En voyant son visage pâli, ils restèrent interdits, puis ils coururent à Saint-Pesène avertir des gens qui leur donnaient quelquefois du pain. Mais ceux qu'ils avaient avertis n'arrivèrent que le soir à la maisonnette. Ils avaient avant tout fait leur ouvrage. Ils retourneraient chercher un médecin. Il était en campagne ; il ne put voir la veuve qu'après son déjeûner du lendemain. Les enfants avaient mendié tout le jour, et ils avaient apporté un peu de bouillon que la veuve n'avait pas pu prendre. Enfin, la maladie venait d'entrer dans ce réduit où la misère seule avait régné jusque-là.

Hélas ! ce qui pouvait arriver de pire arriva. La maladie fut longue, et quand la veuve mourut après d'affreuses souffrances, il fallut vendre la maisonnette pour payer le pharmacien.

Il y eut procès, saisie, frais de justice et le reste. Enfin les huissiers arrivèrent, et quand ils sortirent, ils emmenèrent les poules, la blanche et la grise.

Francine et Joseph avaient assisté sans y rien comprendre au drame qui, après leur avoir enlevé leur mère leur enlevait leur abri. On leur avait dit qu'ils n'auraient plus de maison, et ils avaient pensé, sans frissonner, qu'ils coucheraient dans les papiers. Mais quand Francine vit couir après les deux poules, quand elle vit qu'on allait lui enlever la blanche et la grise, il lui sembla qu'on enlevait pour la seconde fois sous ses yeux le cerceuil de sa mère. Elle essaya de les défendre bien vainement. Il manquait encore huit francs pour payer le pharmacien ! Elle suivit l'huissier jusqu'à la botte de paille où s'était réfugiée la grise ; tant qu'elle ne la vit pas saisir, elle espéra, mais la main noire et lourde de M. Gripon, huissier assermenté, résidant à Niort, s'abattit sur la pauvre bête. Le cri aigu de la poule couvrit le cri sourd de Francine.

Hélas ! la poule grise avait pondu un œuf sur cette botte de paille où on la traquait ; elle avait déposé là son espérance, l'espérance d'un poussin. M. Gripon prit l'œuf dans sa main, et réfléchissant qu'il serait plus embarrassant que profitable de le transporter jusqu'à Niort, il s'attendrit enfin sur le malheur des deux enfants et donna l'œuf !

Puis tout fut dit. Francine et Joseph restèrent assis sur le bord du chemin.

— Voilà donc tout notre bien, dit Francine en montrant à son frère l'œuf de la poule grise ; que faire ?

— Mangeons l'œuf, dit Joseph.

— J'ai une idée, dit Francine, qui enferma l'œuf dans sa main.

— Par ces deux mots, les deux enfants venaient de se révéler.

Joseph le sentit, s'il ne le comprit pas, et Francine prit ce jour là sur son frère, l'empire qu'elle devait toujours exercer.

(A continuer.)

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.